

Vol. 24 nº6 jeudi 17 février 2011

Perspectives d'études en français à l'Université Laurentienne en ce temps de compressions budgétaires

Une entrevue avec Dominic Giroux

Mélanie Durette
mx_durette@laurentienne.ca

Inquiétudes au sujet de la continuité de nos programmes, rumeurs ou réalités?

L'année 2010 s'est terminée avec plusieurs tensions et inquiétudes au sein de l'Université Laurentienne en vue de réductions budgétaires et il semblerait que les années 2011-2012 promettent d'être d'autant plus inquiétantes. Plusieurs étudiants, incluant l'auteure de ces lignes, ont déjà dû se débattre auprès de leurs départements ou de leur doyen(ne) pour réclamer leurs cours obligatoires en français et plusieurs autres n'ont pas pu accéder à un nombre suffisant de cours facultatifs dans leurs disciplines de choix pour terminer leurs études. Les solutions proposées : prendre leurs cours en anglais, prendre des cours d'autres domaines pour les remplacer, s'aligner vers un autre programme combiné ou encore partir vers Ottawa s'il faut à tout prix terminer notre programme en français.

Ces remarques et suggestions inquiètent la population étudiante francophone de l'Université Laurentienne par rapport à la continuité de leurs programmes dans un contexte de resserrement budgétaire, mais malgré ces affirmations, le recteur de notre université décrit qu'« à [sa] connaissance, il n'y a pas eu de programme suspendu ou aboli depuis avril 2009. [...] Alors, toute information que les étudiants auraient au sujet d'un programme était suspendu ou aboli est une nouvelle pour [lui] parce que ces décisions sont prises par le Sénat. » Il poursuit en attestant qu'il y a une certaine « désinformation » qui ressort lorsqu'un membre du corps professoral ne voit pas renouveler son contrat. Il renforce qu'« il faut faire la distinction entre le maintien des programmes et [la personne] qui offre le programme ». Le recteur se rend compte qu'« il y a peut-être des préoccupations légitimes dans certains programmes face à la prestation de cours facultatifs [mais] à [sa] connaissance, les cours obligatoires prévus au curriculum sont offerts. Si ce n'est pas le cas, il faut se pencher là-dessus parce qu'évidemment, on veut que les étudiants puissent compléter leurs diplômes dans la période de temps qui est normalement prévue. »

Monsieur Giroux défend l'état du bilinguisme de l'université en attestant que « [...] dans le cas des Humanités et Sciences sociales, 18 % des étudiants sont francophones et au moins 42 % des sections de cours sont offerts en français, et cette proportion de cours a augmenté cette année. » Malgré cette proportion, il y a encore des étudiants francophones qui n'ont pas pu terminer leurs programmes entièrement en français. Comment cela se peut-il? Le recteur a dit que c'est de ce genre de situation dont il devrait être mis au courant, car il « veut que les étudiants puissent compléter leurs cours obligatoires en français et avoir un nombre de cours facultatifs suffisant pour compléter leur horaire en français, mais ce qu'[il] entend ce ne sont que des généralités. Ce qu'[il] apprécie c'est que les gens [lui] disent concrètement ce qui s'est produit » pour permettre à l'administration de mieux aborder la question des besoins étudiants.

Contexte budgétaire

Les consultations concernant le budget de fonctionnement ont commencé plus tôt qu'au cours des années précédentes ainsi que l'examen des critiques et craintes rattachées à celles-ci. « C'est très clair que dans un contexte où on va avoir un déficit à annuler de 2 millions et qu'en plus, on a une facture pour les fonds de pension d'au moins 2,7 millions cette année, il n'y aura pas plus de cours. Il va y en avoir moins, alors il faut être créatif puis repenser nos programmes pour bien répondre aux besoins des étudiants » affirme M. Giroux. Il précise ensuite que « pour survivre comme université, indépendamment de la langue des programmes, nous devons revoir nos programmes. Toutes les universités au pays doivent le faire. Ce n'est pas une question linguistique, c'est simplement une question de survie des universités au Canada dans le contexte budgétaire de la prochaine décennie. » Monsieur Giroux ajoute aussi que tout professeur, tout membre du personnel et tout étudiant peu envoyer un courriel aux membres de l'administration pour faire valoir leurs suggestions constructives se rapportant au budget.

La place des études en français, des étudiants francophones et du corps professoral francophone au sein de l'Université Laurentienne d'ici quatre an

Selon le recteur, « les étudiants francophones, le personnel francophone, le corps professoral francophone et les programmes en français vont continuer à jouer un rôle extrêmement important au sein de l'Université Laurentienne. C'est une [des] caractéristiques uniques de l'université et on a vu au cours des dernières années de nouveaux programmes offerts en français. [...] » Il affirme ensuite qu'« il y a eu des embauches importantes de postes additionnels en français à l'Université Laurentienne. Juste depuis 2002-2003 il y a presque une centaine de professeurs additionnels à la Laurentienne et une très bonne proportion de ces postes additionnels sont des postes de professeurs francophones. »

De manière générale, Monsieur Giroux décrit que « ce à quoi [il s']attend pour les prochaines années est le maintien de programmes en français [et de] maintenir la proportion d'étudiants francophones, en espérant pouvoir l'augmenter, [...], au moins un autre nouveau programme d'architecture en français et peut-être de nouveaux programmes, [...] et des liens plus étroits avec les conseils scolaires et les organismes communautaires. »

En ces temps de suppressions budgétaires nécessitant une nouvelle approche à nos programmes, les étudiants francophones devront garder l'esprit ouvert et viser à mieux collaborer avec la communauté universitaire, ainsi que les dirigeants de cette université, pour assurer le meilleur avenir possible pour l'Université Laurentienne.

Un grand merci à Dominic Giroux pour avoir pris de son temps afin de réaliser cette entrevue et de répondre à nos nombreuses questions.

L'Orignal déchaîné, constitué en personne morale le 23 octobre 2006, est le journal étudiant en français de l'Université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux et celles qui veulent s'adresser à la communauté laurentienne en français.

L'Orignal déchaîné tire 1 000 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un ordinateur Macintosh G5 et est imprimé chez Journal Printing. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'Université Laurentienne, à divers points de distribution en ville, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonné(e)s.

Les changements d'adresse et les demandes d'abonnement ainsi que tout exemplaire non distribué doivent se faire envoyer à l'adresse ci-dessous.



Vous pouvez nous faire parvenir vos commentaires et suggestions en utilisant les coordonnées incluses à la droite.

Afin de vous abonner au journal, vous pouvez aussi nous contacter en utilisant ces coordonnées.

304 Centre étudiant
Université Laurentienne
Sudbury ON P3E 2C6

Téléphone :
(705) 675-4813
Télécopieur :
(705) 675-4876
Courriel :
lorignal@laurentienne.ca

Université franco-ontarienne?

Christine Bergeron
Édition / Rédaction
cz_bergeron@laurentienne.ca

L'établissement d'une université francophone n'est pas seulement un besoin, mais une nécessité. Souvent, pour appuyer la cause, on parle de politique, de droit ou même de budget, mais l'un des côtés les plus importants à la cause est sans aucun doute l'épanouissement culturel que permettrait l'établissement d'une université entièrement francophone. Tout comme l'a si bien dit l'ACFO en octobre 1991 lors du colloque *Franco-Parole II,* « pour pouvoir participer pleinement à la vie **culturelle**, sociale, politique et économique de l'Ontario, il nous faut absolument une université française en Ontario. »[1]. Lorsqu'on définit le terme « culture » on se rend compte qu'il s'agit d'un « ensemble des structures sociales et des manifestations intellectuelles, artistiques et religieuses qui **définissent une civilisation**, une société par rapport à une autre. »[2] Si on fait le lien, une université francophone, par son fondement, favorise l'épanouissement culturel et offre une certaine distinction de la civilisation franco-ontarienne. Les institutions sont à la base d'une culture à part entière et l'université n'en est pas exclue. Il importe de bien comparer le bienfait d'une université franco-ontarienne à ces autres institutions pour comprendre à quel point elle peut avoir un impact sur l'épanouissement de la communauté.

Premièrement, il y a le cas de l'Université de Moncton au Nouveau-Brunswick. La « seule université canadienne d'envergure entièrement de langue française à l'extérieur du Québec, elle offre ses services à la vaste diaspora francophone partout au pays, devenant ainsi le symbole par excellence de la vitalité linguistique et culturelle des francophones vivant à l'extérieur du Québec. »[3] Pour eux, université francophone rime avec fierté de la langue et excellence, ce qui est entièrement véridique, car au cours de sa cinquantaine d'années d'existence, l'Université de Moncton a permis à l'enrichissement culturel et individuel de milliers d'intellectuels, et ce, en offrant « une vie universitaire enrichissante [...] que ce soit sur le plan intellectuel, socioculturel ou sportif. »[4] Ainsi comme l'a dit Fernand Arsenault lors de *Franco-Parole II,* « en milieu bilingue, […] on est des subalternes. À l'Université de Moncton, on est chez nous, on a une université à notre image et on en est fier. [...] Mais surtout, l'Université de Moncton est **un agent de promotion de la langue et de la culture françaises en Acadie.** L'Université aide la population acadienne à s'épanouir et à se prendre en main. »[5] Cela laisse entrevoir un brin d'espoir et de courage pour la lutte, car si une telle université permet la promotion de la langue et de la culture française en Acadie, elle ferait exactement la même chose en Ontario, où la population francophone est encore plus significative.

Deuxièmement, il y eut l'évènement de Franco-Parole II qui fut un exemple parfait qu'une culture à part entière peut avoir comme bienfait dans l'établissement de lien et de lutte en faveur de la francophonie. Plusieurs articles et documents ont précédé et suivi ce colloque d'octobre 1991 en faveur d'une université francophone. Pas moins de dix mois avant Franco-Parole, les cris se font déjà entendre. Brigitte Bureau de l'Express Toronto dit : Je reconnais l'efficacité d'une université homogène francophone, pas seulement pour l'épanouissement de la culture francophone en Ontario, mais pour la contribution des francophones de l'Ontario aux grands débats de nos jours en politique du monde, en questions de paix, de guerre (...) Il faut donner l'opportunité et les moyens institutionnels à cette communauté pour qu'elle soit engagée pleinement dans le monde moderne.[6]

Michel Courchesne du journal Le Voyageur mentionne que : Côté culturel : seules des institutions homogènes de langue française peuvent permettre aux Franco-Ontariens de s'épanouir. Pour les universités actuelles, l'idéal du bilinguisme se confond avec les services en français. Or, services en français et programme d'études complètes dans une ambiance culturelle francophone sont deux choses différentes.[7]

Hector-L Bertrand, lui aussi dans Le Voyageur raconte que : Parce qu'une telle institution est essentielle à la survivance de notre langue et de notre culture, comme le démontrent les statistiques : nous devrions être 1 000 000 de francophones en Ontario, si l'assimilation n'avait pas fait ses ravages et les chiffres nous révèlent que nous sommes à peine 500 000.[8]

L'ACFO n'est pas indifférente à la cause. Au contraire, elle aussi appuie la cause en disant à quel point la communauté francophone « a un besoin urgent d'une éducation la plus spécialisée possible et qui répond à la fois aux enjeux que pose sa spécificité culturelle. »[9], ou en insistant sur « la nécessité de fonder des institutions de langue française en vue d'augmenter le nombre de cours en français et de créer un milieu d'épanouissement culturel. »[10] Ainsi, en 1988, avant Franco-Parole II, l'ACFO poursuit sa mission de lutte pour le bien-être culturel de la communauté franco-ontarienne, car elle sait bien « qu'une bonne éducation permet à chaque individu et à l'ensemble de la communauté franco-ontarienne de vivre librement, de s'avancer économiquement et de **progresser socialement**. »[11] Pour réussir à faire tout cela, il est évident que l'établissement d'une université française en Ontario soit une nécessité, car : L'institution qu'est l'université représente en effet un ensemble complexe de valeurs, de normes et d'usages partagés par un grand nombre d'individus et qui influence son fonctionnement. Cette culture préside aux décisions et aux actions prises en vue de la réalisation des trois fonctions de l'université, soit l'enseignement, la recherche et le service à la communauté.[12]

Pour conclure, il est important de mentionner à quel point un réseau institutionnel de qualité supérieure possédant un système d'éducation du primaire aux études universitaires complètes est l'élément clé à l'épanouissement culturel de la communauté franco-ontarienne. Cette dernière sera plus apte à affronter l'avenir puisqu'elle possédera les mêmes outils que son analogue anglophone. Ainsi, pour un Ontario complet et culturellement développé, l'université française devient inévitable et totalement nécessaire, et ce, pour bien former la société en devenir.

Une bonne chance que l'on n'en demande pas autant, n'est-ce pas? Puisqu'on a déjà notre université bilingue, la seule chose qu'on veut, c'est pouvoir continuer avec ce qu'on a et ne pas aller en régressant. Ainsi, pour que notre culture perdure, il est important que l'on lutte pour ce qu'on a réussi à obtenir à travers les années.

------

[1] Association canadienne des Franco-Ontarien, *Franco-Parole II*, Un projet de l'ACFO du grand Sudbury, 1991, p. 2.

[2] Antidote Version RX v7, Édition du Druide informatique inc. définition du mot «culture».

[3] **Yvon Fontaine**, recteur et vice-chancelier, http://www.umoncton.ca/enbref/, [consulté le 1 mars 2009]

[4] Ibid.

[5] Op. cit., *Franco-Parole,* p. 16.

[6] Brigitte Bureau, «L'université française en Ontario : On attendra encore», Express Toronto, 2 janvier 1991.

[7] Michel Courchesne, «L'université française», Le voyageur, 25 septembre 1991.

[8] Hecto-L. Bertrand, «Oui, cent fois oui ! Une université française en Ontario, ça presse !» Le voyageur, 9 octobre 1991.

[9] L'éducation postsecondaire en français, Posistion de l'association Canadienne-française de l'Ontario, Grandes Orientations, Mars 1988, Vanier (Ontario), p. 1.

[10] Michel Bock et Gaétan Gervais, *L'Ontario français : Des Pays-d'en-Haut à nos jours*, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, Ottawa, 2004, p. 215.

[11] http://www.crccf.uottawa.ca/passeport/IV/IV.html

[12] http://agora.qc.ca/liens/faucher.html

Laissez tomber les bouteilles d'eau jetables!

Chloé Hallée-Théoret
Vice-présidente politique
ca_halleetheoret@laurentienne.ca

On se préoccupe de plus en plus de l'environnement. Certains ont adopté un nouveau mode de vie pour vivre un peu plus « vert »; prendre l'autobus ou un vélo au lieu de la voiture, composter, recycler davantage ou réduire le taux de consommation. Par contre, l'utilisation de l'eau embouteillée, une habitude qui serait assez facile à éliminer, reste encore importante dans notre société. L'eau en bouteille est ridiculement chère et mauvaise pour l'environnement. Les compagnies qui produisent l'eau embouteillée se trouvent des tactiques pour maintenir leurs ventes élevées. Pourquoi payer et endommager l'environnement pour quelque chose qu'on pourrait avoir gratuitement?

Le point le plus évident est l'empreinte écologique de l'eau embouteillée. Les bouteilles d'eau sont faites de plastique. Malgré des efforts récents de quelques compagnies pour réduire la quantité de plastique utilisée pour ces bouteilles, il en reste que c'est quand même du plastique! Plusieurs personnes ne se préoccupent pas du recyclage. Le plastique, même très mince, prend plusieurs années à se décomposer; ces bouteilles prennent de la place dans les dépotoirs et on se préoccupe du manque d'espace dans ceux-ci. Seulement environ 36 % de ses bouteilles sont recyclés. De plus, parmi les agents qui sont utilisés pour faire ce plastique, on y trouve plusieurs polluants et produits chimiques dérivés du pétrole brut. Aussi, on se sert de deux fois plus d'eau pour créer ces bouteilles que le montant d'eau qui se retrouvera dans celles-ci.

D'un point de vue économique, l'eau embouteillée peut coûter jusqu'à 1 000 fois plus que l'eau du robinet. N'est-il pas plus simple et économique de se procurer une bouteille réutilisable et de se servir de l'eau offerte gratuitement dans les fontaines publiques? Il est honteux de croire qu'on peut tirer profit d'un élément essentiel à la vie. On vend en général plus d'eau embouteillée que de café, de thé, de jus de pomme ou de lait.

Si vous pensez que l'eau en bouteille est meilleure pour la santé et plus propre, je vous suggère de repenser à cette question. Les municipalités sont obligées de vérifier la salubrité de leur eau plusieurs fois par jour (la ville de Toronto effectue des tests à toutes les quatre à six heures), tandis que les usines d'eau embouteillée sont inspectées en moyenne une fois à tous les trois à cinq ans. On voit d'ailleurs plusieurs compagnies d'embouteillage d'eau qui sont obligées d'arrêter leur production; depuis l'an 2000, 29 des 49 compagnies d'eau en bouteilles ont été retirées du marché par l'Agence canadienne d'inspection des aliments.

Le 10 mars marque la journée sans bouteilles d'eau, une campagne menée par la Fédération des étudiantes et des étudiants. Cette journée décourage l'utilisation de l'eau embouteillée. Je vous encourage à laisser tomber les bouteilles d'eau jetables et vous procurer des bouteilles réutilisables à partir de maintenant. Pourquoi ne pas en faire votre résolution pour cette année?



Photo : http://wwwjourneesansbouteilles.ca/index2.php?section_id=23

Plusieurs emplois créés grâce à un grand projet de recherche sur les sans-abris

Kayla Trottier
kl_trottier@laurentienne.ca

Plusieurs étudiantes et étudiants de la Laurentienne ont trouvé des emplois au cours de l'été 2010 et de l'année universitaire 2010-2011 grâce à un grand projet de recherche sur la pauvreté, le sans-abrisme et la migration. Ces assistants de recherche proviennent de plusieurs disciplines en sciences sociales, humanités et écoles professionnelles : sociologie, psychologie, économie, droit et justice, science politique, études françaises, service social, Native Human Services et Native Studies.

Ce projet a reçu une subvention d'un million de dollars du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH) et le travail s'étendra sur une période de six ans. Le budget total du projet est de 2,3 millions de dollars. Selon la professeure Carol Kauppi, la directrice du projet, le travail accompli par les étudiantes et étudiants est indispensable à la réussite d'un projet de cette taille. Chaque année, une douzaine d'étudiantes et étudiants sont embauchés pour travailler sur le projet, où cinq ou six font des études au niveau du baccalauréat, cinq ou six sont au niveau de la maîtrise et deux sont au niveau du doctorat.

Pendant l'année universitaire, les étudiantes et étudiants travaillent à temps partiel, entre cinq et dix heures par semaine. L'été, ils travaillent à temps plein, soit 35 heures. De plus, les horaires sont flexibles, dit le professeur Henri Pallard, directeur adjoint du projet. « Il est important de se montrer attentif aux besoins des étudiants et étudiantes. De plus, ceux et celles qui nous reviennent ont déjà acquis une bonne expérience du projet et connaissent le travail qui doit être fait. »

Le salaire varie en fonction de l'expérience de l'étudiante ou de l'étudiant. Une étudiante ou étudiant au niveau du premier cycle qui a déjà deux ou trois années d'expérience peut recevoir un salaire de 14 $ ou 15 $ de l'heure. Une partie importante de la subvention du CRSH est utilisée pour payer une partie des salaires des étudiantes et étudiants.

Le projet en question est dirigé par le Centre de recherche en justice et politique sociales de l'Université Laurentienne. L'objectif premier du projet est d'aborder les problèmes de pauvreté, de sans-abrisme et de migration dans le Nord de l'Ontario. Il faut d'abord identifier les facteurs à l'origine de la migration des pauvres et des sans-abris et par la suite proposer des solutions à court et à long terme. Les étudiantes et étudiants participent aux différentes activités de recherches qui sont en cours dans diverses communautés dans le Nord de l'Ontario — Sudbury, North Bay, Timmins, Cochrane, Smooth Rock Falls, Hearst, Moosonee, Kashechewan, Fort Albany et Moose Factory.

Chaque étudiante ou étudiant s'occupe d'un dossier en particulier. Selon Suzanne Lemieux, associée de recherche, cela leur donne l'occasion de développer des compétences dans différents domaines qui leur seront utiles par après, soit dans leurs études, soit dans d'autres emplois. Quelques étudiants gèrent la traduction des textes et des rapports et ceci leur permet d'améliorer leurs compétences linguistiques. D'autres étudiants catégorisent les ouvrages portant sur diverses questions du sans-abrisme et peuvent par après utiliser ces techniques de recherche et d'analyse dans leurs travaux universitaires.

D'autres travaillent avec les communautés extérieures, par exemple la coordination de la conférence annuelle qui a eu lieu à Timmins en novembre 2010 et qui a réuni les partenaires communautaires et universitaires. Ces étudiantes et étudiants ont eu l'occasion de participer à la mise en place d'un événement important. Ils développent leur capacité à travailler en équipe et leur gestion du temps. Ils apprennent aussi comment travailler avec des partenaires communautaires. Selon Melissa Sullivan, c'est un apprentissage important pour l'entrée sur le marché du travail.

De plus, les étudiantes et étudiants approfondissent leurs connaissances sur le sans- abrisme et ont l'occasion de partager entre eux ce qu'ils apprennent à l'égard des conditions menant au sans-abrisme dans le Nord de l'Ontario. Selon Alii Parviainen, étudiante en 4e année en sociologie : « Tu ne peux jamais regarder un sujet par sa surface, puisqu'il y a toujours un contexte derrière. Il existe plusieurs types de sans-abris, soit vivant dans des refuges ou habitant avec leurs amis. Nous ne les reconnaissons pas d'un simple coup d'œil. »

Zachary Courtemanche, étudiant en 2e année en science politique dit : « C'est important de s'impliquer dans des projets universitaires, que ce soit une association ou un groupe de recherche, nous apprenons plusieurs choses n'étant pas reliées à nos études. C'est une différente vision de ce qu'est l'université ».

Jarrod Shook, étudiant de 1re année en Native Human Services, ajoute : « Travailler sur un projet comme celui-ci est une expérience enrichissante. Vous apprenez plusieurs choses sur votre communauté et vous acquérez plusieurs qualités qui vous aideront dans vos projets futurs ». Kayla Seyler, étudiante en 4e année en droit et justice, vous invite à vous impliquer. Vous n'avez peut-être pas toujours le temps de faire du bénévolat ou de faire don de vos heures, mais ce sont des recherches comme celles-ci qui vous aideront à vous engager dans la vie universitaire ».

Les étudiants reconnaissent non seulement qu'ils sont en train d'acquérir de nombreuses compétences qui les aideront dans leur future carrière, mais aussi que cette expérience les sensibilise à un phénomène réel peu exploré. De plus, ils souhaitent faire une différence en contribuant à ce projet portant sur des questions de pauvreté, de sans-abrisme et de migration dans le Nord de l'Ontario.

La professeure Kauppi et le professeur Pallard invitent les étudiantes et étudiants intéressés à travailler le projet à communiquer avec eux.

Le Magasin gratuit!

Arrivant bientôt dans le Centre étudiant (à côté de la salle de jeux).

Apportez vos objets usagés au bureau de l'AEF ou au bureau de vie active.

Apportez des vêtements, livres, jeux, fournitures scolaires, accessoires pour la maison, bref, n'importe quel objet dont vous n'avez plus besoin!

Si vous voulez faire du bénévolat pour ce magasin ou pour de plus amples renseignements, communiquez avec Eric Kingsley (ex_kingsley@laurentienne.ca).

LA NUIT SUR L'ÉTANG

La Nuit sur l'étang est de retour à la Laurentienne!

Danielle Blais
Vice-présidente socioculturelle et des services de l'AEF
dy_blais@laurentienne.ca

Combien de fois avons-nous entendu certaines personnes dire que la musique francophone n'est pas écoutable? Personnellement, je dois dire souvent. Par contre, ces personnes devront changer leur fusil d'épaule parce que cette année*, Les Concerts La Nuit sur l'étang* nous ont préparé une soirée du tonnerre! Les artistes présentés à La Nuit cette année sont des gens exceptionnels qui sauront charmer même les plus têtus.

Vous désirez swigner cette année? *La volée d'Castors* est pour vous! Il s'agit d'un groupe international qui a séduit plusieurs pays et qui a une dynamique sur scène comme personne pour n'importe quelle soirée. Il est certain que ce groupe va vous enflammer!

En partenariat avec le Contact interculturel de Sudbury, La Nuit présente Muna Mignole, une artiste du Cameroun surnommée la flamme bleue. Elle chante ses textes en douala, avec du français et de l'anglais. Comment ne pas tomber sous son charme?

Alexandre Désilets est un jeune franco-ontarien de Kingston. Sa voix chaude nous embarque et nous absorbe. Après son spectacle, le bien-être vous envahira et vous ne voudrez plus quitter ce moment précis.

Et bien sûr, Radio Radio qui n'a pas besoin de présentation. Qui n'a pas entendu Jaccuzzi? La présentation de ce groupe qui chante en chiac ne doit être manquée sous aucun prétexte.

Pour acheter vos billets ou pour devenir bénévole, communiquez avec La Nuit au : 705-673-NUIT (6848) ou visitez www.lanuit.ca.

Musiciens amateurs de 15 à 30 ans
La BRUNANTE
Ateliers de formation professionnels et concours de musique pour des groupes franco-ontariens

Une Brunante à ne pas manquer!

Danielle Blais
Vice-présidente socioculturelle et des services de l'AEF
dy_blais@laurentienne.ca

Depuis 2007, « Les Concerts La Nuit sur l'étang » font revivre un concours régional pour l'étendre sur toute la province. *La Brunante* est non seulement un concours de musique, mais aussi une expérience hors de l'ordinaire qui donne la chance aux participants de suivre une formation de qualité et des ateliers avec des professionnels de premier choix durant les quatre jours, précédent la tenue de l'événement.

En plus de donner l'occasin à de jeunes auteurs/compositeurs/interprètes de démontrer leur talents, *La Brunante* offre l'occasion en or de se faire reconnaître dans le monde de la musique. Durant la compétition, l'artiste ou le groupe doit interpréter trois chansons originales en français.

Cependant, cette année, quelques légers changements ont été apportés. Les artistes auront la possibilité de faire une réinterprétation d'un autre artiste, à condition que la chanson soit présentée d'une manière différente que l'originale et, bien sûr, en français.

De plus, cette année, les gagnants de *La Brunante* ne joueront pas à *La Nuit*, mais pour de bonnes raisons! *La Nuit sur l'étang* s'est engagée à suivre l'artiste et/ou le groupe durant un an en cherchant activement des opportunités de prestation partout dans la province. Le tout se terminera à la 39e *Nuit sur l'étang* en 2012, avec un contrat professionnel. Quelle chance!

Tu es intéressé? Tu veux participer? Tu as entre 15 ans et 30 ans? Tu es un artiste ou fait partie d'un groupe amateur et tu résides en Ontario? Alors accroche-toi, puisque tu dois soumettre une demande avant le 25 mars 2011. Tu peux trouver toute l'information sur le site de *La Nuit sur l'étang* : www.lanuit.ca Pour de plus amples renseignements, tu peux aussi communiquer avec La Nuit au : 705-673-6848 (NUIT). Ne manque pas ta chance de poursuive ton rêve le 8 mai 2011! Participe à *La Brunante*!

Radio Radio

Michel Laforge
Édition / Rédaction
mr_laforge@laurentienne.ca

Originaire de la Nouvelle-Écosse, le groupe *Radio Radio* a tourné un peu partout dans l'Est canadien depuis la production d'un album démo intitulé *Télé Télé,* en 2007. Depuis, le groupe ne cesse de gagner des admirateurs. En 2008, il a signé un contrat avec *Bonsound records*, lui permettant d'enregistrer son premier plein album, *Cliché Hot*. Le disque a connu un énorme succès : deux nominations au Gala de l'ADISQ 2008 pour *l'album hip-hop de l'année* et la *révélation de l'année*, un prix RIDEAU/ACADIE et une autre nomination au Gala de l'ADISQ (en 2009 cette fois) dans la catégorie *vidéoclip de l'année* pour leur clip *Jacuzzi*. Le disque lui a aussi permis de faire une tournée canadienne, et même de faire quelques arrêts aux États-Unis.

En mars 2010, le groupe a lancé son deuxième album, *Belmundo Regal,* qui connaîtra un aussi grand succès que son premier. Des concerts au Texas, à New-York, en Louisiane, tournée canadienne, le prix Polaris, le prix Miroir Musique, un prix Félix dans la catégorie *réalisation de l'album de l'année* avec leur réalisateur Sébastien Blais-Montpetit, deux prix GAMIQ – *Album Hip-hop de l'année*, et j'en saute. Bref, le groupe est un phénomène établi maintenant depuis quelques années.

Ce qui est intéressant chez le groupe, c'est la façon dont il présente sa musique. Certes, il s'agit d'un groupe hip-hop, mais il s'éloigne du son « urbain » du hip-hop américain. De plus, le groupe explore plusieurs thèmes dans sa musique, mais toujours avec un esprit léger et comique. L'important débat quant au port du « pennyloafer et le dekshoo », un commentaire satirique sur le hip-hop américain trop « bling-blingeux » dans leur chanson intitulée *Jacuzzi* ou encore l'équité des sexes dans la chanson *Guess What?* sont tous abordés en cherchant à faire rire les auditeurs.

Les membres du groupe rappent en chiac, le parler populaire acadien. Pensez au joual franco-ontarien qui parachute parfois des mots en anglais ici et là tout en demeurant français dans sa structure syntaxique. Maintenant, ajoutez-y un bel accent maritime acadien et vous verrez l'intérêt qu'offre le groupe à son public.

Bref, c'est un groupe qui sait plaire, qui sait faire rire, et qui sait faire réfléchir. Pour tous les mélomanes, ça vaut la peine d'explorer ce groupe. En fait, vous pouvez écouter leur dernier album en entier en visitant leur site web www.laradioradio.com. De plus, en faisant une recherche sur youtube avec les mots clés « Radio Radio » vous pourrez facilement trouver leurs vidéoclips. Finalement, le groupe sera également sur scène à Sudbury le 26 mars 2011 lors de La Nuit sur l'étang.

Érudit : pour la diffusion de la recherche canadienne en français

Leïla Saadaoui, bibliothécaire chargée des services en français
Bibliothèque J.N. Desmarais
lsaadaoui@laurentienne.ca ou poste 3319

Vous plaignez-vous souvent de ne trouver que des articles en anglais lors de vos recherches documentaires? Pourtant, depuis quelques années, les bases de données en français se sont bien étoffées. La Laurentienne est abonnée aux plus importantes, notamment *Érudit*, consortium interuniversitaire québécois qui diffuse plus de 100 revues savantes en texte intégral, soit plus de 68 000 articles. Depuis peu, 27 revues culturelles se sont ajoutées, intéressantes pour des recherches en histoire, littérature et cinéma. On y retrouve aussi quelques livres électroniques et des thèses.

L'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal développent cette plateforme depuis 1998 avec une cinquantaine d'éditeurs québécois, canadiens et français. Mais c'est surtout avec le lancement de sa troisième version, en 2008, qu'*Érudit* s'est démarqué, avec un accroissement de ses fonds, une interface trilingue (français, anglais, espagnol) et de meilleures fonctionnalités de recherche et de gestion des références (par exemple l'exportation des notices dans *RefWorks* pour ceux d'entre vous qui utilisent ce logiciel).

L'Ontario et la Laurentienne ne sont pas en reste, car on y retrouve quelques titres plus proches de nous :

Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire (en Ontario essentiellement) ;

Nouvelles perspectives en sciences sociales, édité par Prise de parole ; et *Liaison*, édité par les Éditions L'interligne et qui met l'accent sur la culture franco-ontarienne.

Érudit sera surtout utile pour vos recherches en sciences humaines et sociales, mais il commence aussi à recenser des revues en biologie, mathématiques et sciences de la santé. Vous pouvez accéder aux ressources en naviguant par titres de revues, par disciplines ou en lançant une recherche sur vos sujets. Je vous conseille d'utiliser la « recherche détaillée » qui vous permet de chercher sur un champ particulier, d'ajouter des filtres et d'inclure également d'autres fonds (*Persée* et *The Electronic Text Centre at UNB Libraries*).

Je vous invite à tester cette belle ressource que vous retrouverez dans les « bases de données » de la bibliothèque J.N. Desmarais mais aussi directement à l'URL suivant :

http://librweb.laurentian.ca/login?url=http://www.erudit.org/revue/

(Pour ajouter Érudit à vos favoris, sur les pages des bases de données par sujet, faites un clic droit sur le lien à Érudit, puis sélectionnez « Marque-page sur ce lien ». Ainsi vous enregistrerez l'accès limité à la Laurentienne. De l'extérieur du campus, vous devrez juste vous identifier avec vos codes GroupWise avant l'accès à la base).

Pour les adeptes de Facebook, vous pouvez suivre l'actualité d'*Érudit* sur : http://www.facebook.com/pages/Eruit/141469165320

Pour en connaître davantage sur les ressources en français, je vous propose une série d'ateliers les vendredis après-midis (du 25 février au 25 mars), entre 13 h et 14 h 30 à la salle informatique Brenda Wallace (niveau principal de la bibliothèque).

- Le 25 février : Eric, PsychInfo… – Rechercher des articles français dans des bases de données en anglais *(semaine de lecture et pourquoi pas, de nouvelles découvertes à la bibliothèque)*
- Le 4 mars : Érudit et le projet Synergies – pour la recherche canadienne en français
- Le 11 mars : Cairn, Francis et Revues.org – quelques bases de données européennes
- Le 18 mars : Suivre l'actualité et créer des revues de presse avec Eureka.cc
- Le 25 mars : Dictionnaires et terminologies en ligne

À la première mi-temps, je vous présenterai les ressources avec une recherche pratique et durant la deuxième mi-temps, nous pourrons discuter de vos recherches, tester des bases et des ressources qui vous intéressent ou tout simplement rêver à une bibliothèque idéale!

M.E.R.D.E.
Bilan des manifestations du 8 février 2011

Michel Laforge
Édition / Rédaction
mr_laforge@laurentienne.ca

Le mardi 8 février 2011, le Mouvement des étudiants revendiquant leurs droits à l'éducation (M.E.R.D.E.) a fait connaître ses frustrations par rapport aux coupures budgétaires des programmes en français à l'Université Laurentienne. C'est en paradant sur le campus en chantant des slogans et en brandissant des pancartes que le mouvement a réussi à amasser assez de support de la part des autres étudiants pour être en mesure d'occuper les ascenseurs de l'édifice Parker.

Les étudiants du mouvement cherchaient à empêcher que le plan académique pour l'année 2011 soit approuvé au Sénat de l'Université. Malgré l'occupation des ascenseurs, ainsi que la présence d'une quarantaine d'étudiants au Sénat, le plan académique a tout de même été approuvé.



Photo : Lambda

Bien que les étudiants étaient présents, l'administration a tout de même émis d'autres propos contenant des inconstances. Premièrement, M. Robert Kerr, vice recteur aux études, a expliqué que « les inscriptions n'avaient pas été suspendues dans aucun programme à ce qu'il sache » (traduction libre). Les étudiants, conscients de la fermeture d'au moins un programme (par exemple, celui d'Arts d'expression, bien que celui-ci ait été transformé en programme de Théâtre, a vu ses inscriptions suspendues au cours de l'année dernière) n'étaient pas satisfaits de sa réponse.

De plus, M. Kerr précisait que l'Université n'avait pas connu de hausses d'inscriptions. Pourtant, M. Dominic Giroux, le recteur de l'Université Laurentienne, précisait le contraire en indiquant que la Laurentienne avait réussi à aller chercher un plus grand nombre d'inscriptions, du moins en ce qui concerne les étudiants francophones.

Finalement, M. Giroux a également indiqué que la Laurentienne avait besoin « d'une plus large gamme de programmes d'études » (traduction libre). Pourtant, n'a-t-on pas entendu justement l'inverse de sa part à l'émission Boréal Express de Radio-Canada le 20 janvier dernier? « Si on maintient intégralement tous nos 141 programmes comme ils le sont, on n'y arrivera pas [à rééquilibrer le budget] » explique M. Giroux. Si on doit accroître la gamme de programmes, n'est-il pas illogique de réduire la quantité de programmes offerts?

Afin de voir si les manifestations du 8 février avaient porté fruit, nous avons rencontré Stéphanie Albert et Mélanie Durette, les deux coordonnatrices du M.E.R.D.E.

Lorsqu'on leur a demandé si elles croyaient que les manifestations avaient porté fruit, elles nous ont répondu que « Les manifestations servaient vraiment à dévoiler la situation des étudiants à la Laurentienne pour ceux qui n'y étaient pas au courant », ce qui avait été un succès non seulement auprès la population estudiantine, mais aussi auprès des professeurs et des Sénateurs. Elles précisent : « ça a vraiment été bien accueilli et ça a créé un sens de solidarité entre les étudiants francophones et les étudiants anglophones » et même que « plusieurs organismes [communautaires avaient] démontré un intérêt » à appuyer la cause. Elles nous ont aussi expliqué qu'elles n'avaient « rien sur papier » mais qu'elles avaient entendu parler de retombées positives par rapport à la maîtrise en histoire et au programme d'études de la santé.

Avant de conclure l'entrevue, les coordonnatrices ont expliqué que le M.E.R.D.E. tenait à « continuer d'avoir une réunion chaque semaine ou deux » mais qu'elles n'étaient pas en mesure de dévoiler la date de la prochaine réunion étant donnée la nature secrète de cette dernière. Bref, ceux qui voudront se joindre au mouvement devraient contacter les deux coordonnatrices du M.E.R.D.E. via courriel au contacte.le.merde@gmail.com. Un dossier à suivre...

Ici, on parle deux langues!
La résidence Lucien-Matte de l'Université de Sudbury

Mathew Lynch
mj_lynch@laurentienne.ca

Le Canada est un pays bilingue. Par contre, trop de jeunes qui ont grandi dans des milieux francophones ou bilingues choisissent d'ignorer leur langue maternelle, ce qui est dommage puisque la langue française a une telle beauté et fait partie de notre héritage.

Cependant, il y au moins une place près de chez nous où les francophones ne sont pas en voie de disparition. Il s'agit de la résidence Lucien-Matte de l'Université de Sudbury. Officiellement bilingue, l'Université de Sudbury est une place où le français existe encore. Les affiches, le site Internet, tout est en français et en anglais. En passant dans les couloirs de la résidence, on peut entendre les étudiants utiliser la langue de Molière pour s'exprimer avec leurs pairs. Par contre, quand je marche dans la rue ou dans le centre d'achat, il est moins commun d'entendre des gens, surtout des jeunes, s'exprimer dans cette langue.

En plus d'être bilingue, la résidence contient aussi un grand nombre d'étudiants particulièrement fièrs de leur langue. Les réunions d'étage, une chose régulière chez nous, sont faites en français. Une étudiante affirme : « Je parle plus en français ici. » Puisqu'ils sont entourés de gens avec des intérêts semblables par rapport à leur langue, les étudiants n'ont plus peur de s'exprimer en français. À mon avis, c'est parce que la fierté francophone était si rare aux autres écoles que j'ai fréquentées.

Le bilinguisme de la résidence a plusieurs avantages car le fait de parler deux langues a aussi des avantages fonctionnels. Une étudiante, Anabel, est heureuse des options que le bilinguisme de la résidence Lucien-Matte lui offre. « Je peux parler français, c'est plus facile dans ma langue maternelle. » affirme-t-elle.

C'est très vrai! Déménager à un nouvel endroit et laisser derrière tout ce qui nous est familier n'est jamais une tâche facile et elle l'est encore moins quand on est dans un environnement où les gens emploient souvent une langue autre que notre langue maternelle, une langue qui, dans certains cas, nous est moins bien connue. Heureusement, les gens qui ont le français comme langue maternelle et qui choisissent d'habiter à la résidence Lucien-Matte n'auront pas ce problème. C'est difficile à trouver dans une ville étant bien connue pour la dominance de la langue anglaise. Il est malheureux que la fierté francophone disparaisse à une vitesse alarmante à Sudbury, mais c'est encourageant de voir qu'il y a au moins une place où nous, les Canadiens français, pouvons nous exprimer dans notre langue sans nous sentir comme si nous sommes à la mauvaise place. Les étudiants qui ont le français comme langue maternelle se sentiront certainement plus à l'aise dans une résidence où il y a plusieurs étudiants dont c'est aussi le cas.

Bien entendu, les jeunes anglophones ne sont pas exclus étant donné que Lucien-Matte accueille aussi plusieurs jeunes qui préfèrent parler en anglais. Ils sont acceptés également puisque nous, les francophones ne voulons rejeter personne. En fait, un autre avantage du bilinguisme de la résidence est que les gens qui connaissent moins bien une des deux langues peuvent se pratiquer dans celle-ci. Une étudiante heureuse de ce fait dit : « On parle le français et l'anglais en même temps. Cela est avantageux pour améliorer mon anglais. » Anabel affirme aussi : « Je peux parler en anglais ou en français quand ça me convient. »

C'est la deuxième année que j'y habite et le bilinguisme est une chose qui m'a attiré quand j'étais en douzième année alors que j'essayais de faire mon choix de résidence. Quand j'ai vu que l'Université de Sudbury était désignée bilingue, j'étais intrigué. La première fois que j'ai vu le drapeau franco-ontarien qui flottait fièrement devant l'Université de Sudbury avec sa fleur de lys et son trille l'un à côté de l'autre, mon choix était fait. C'était la place pour moi, étant si fier de mon héritage franco-ontarien. Je n'ai jamais regretté mon choix!

En parlant du drapeau franco-ontarien, il est intéressant de mentionner qu'il a une connexion particulière à l'Université de Sudbury : C'est l'endroit où les Franco-Ontariens l'ont officiellement vu pour la première fois en 1975! Quelle meilleure place pour être fier/ère de sa langue!

L'« Homme autonome »
Damien Robitaille à la Grande Slague

Michel Laforge
Édition / Rédaction
mr_laforge@laurentienne.ca

Josée Prévost
Édition / Mise en page
jx_prevost@laurentienne.ca

Dans le cadre de ses spectacles « La Grande Slague », La Slague du Carrefour francophone a su plaire à ses spectateurs encore une fois le 3 février dernier en leur présentant cette fois-ci un artiste franco-ontarien. Bien que les techniques de marketing modernes du diffuseur n'ont sûrement pas fait de tort, La Slague n'a connu aucune difficulté à vendre au public le spectacle du dernier prestataire. En fait, c'est avec plaisir et enthousiasme que la foule à l'auditorium Fraser de l'Université Laurentienne a accueilli nul autre que l'« homme autonome », Damien Robitaille. Originaire de la région de Penetanguishene (plus spécifiquement Lafontaine), l'artiste est établi à Montréal depuis 2004. Son premier disque intitulé « L'Homme qui me ressemble » a paru en 2006 et grâce au succès du disque, Damien Robitaille a fait une tournée, non seulement du Canada, mais aussi en France et en Suisse. Il n'a fait que gagner des admirateurs et il a même eu l'occasion de partager la scène avec Isabelle Boulay, Daniel Bélanger, Jorane, et même Céline Dion. Pas pire pour un petit gars de Lafontaine… En fait, pas pire pour n'importe qui!

En 2008, il a entamé l'enregistrement de son deuxième album, « L'homme autonome » qui a paru en septembre 2009. Depuis, Damien a reçu cinq prix Trille-Or en 2009, enregistré des vidéoclips, et a même eu la chance de jouer en Argentine!

Habillé en « crooner » des années 1970, Damien a su capter l'intérêt de son auditoire dès le début de son spectacle. Sa musique rythmée donnait aux jeunes comme aux plus vieux envie de danser et de chanter. La plupart des chansons présentées provenaient de son dernier album, mais cet artiste s'est aussi assuré de présenter certains de ses « classiques ». Certes, on a vu que le style de Damien a évolué depuis son dernier spectacle à Sudbury, mais il n'a pas perdu l'intrigue qui lui permet de capter la foule.

Une chose est certaine, ce musicien est aussi un comédien. Comme si l'humour qu'on retrouve dans ses textes n'était pas suffisant, Damien Robitaille amuse son auditoire avec des anecdotes clownesques. Par exemple, il fait croire au cours de son spectacle qu'au début de sa carrière, il a dû prendre le nom de « Billy Bijoux » parce que le directeur d'une maison de disques ne trouvait pas que « Damien Robitaille » était assez attrayant. Il continue la farce en jouant trois succès de l'époque en question, chacune ayant comme titre des noms de pierres précieuses et partageant à peu près le même air. Le tour est joué, la foule n'a pas arrêté de rire. Évidemment, l'artiste préparait sa prochaine intitulée « Mon nom ».


Photos : Josée Prévost



Les farces, tout comme les commentaires au sujet des « belles demoiselles », se sont succédés tout au long de la soirée. Bien que son spectacle était habilement préparé, Damien a aussi su interagir avec l'auditoire de façon improvisée.

Autant à la guitare qu'au piano, Damien Robitaille et ses musiciens ont livré un spectacle très « solide ». Après un rappel avec ses musiciens, Damien est demeuré sur scène pour jouer des chansons plus anciennes, et ce, seul à la guitare. En fait, il en a même profité pour chanter une chanson comique au sujet de Sudbury!

Un grand merci à Damien Robitaille et à ses musiciens, soit, François Richard aux claviers, Alexis Martin à batterie et Guillaume Chartrain à la guitare. Merci également à La Slague pour avoir organisé un aussi bon spectacle!

Pour les mélomanes qui ont hâte au prochain spectacle, La Slague présentera, dans le cadre de ses spectacles « La Petite Slague », celui des Chiclettes intitulé « De Wawa à New York ». Il aura lieu le samedi 19 février, à 20 h. Le dernier spectacle de le programmation 2010-2011 de La Grande Slague sera celui de Pierre Lapointe, intitulé « Seul au piano », qui sera présenté le 24 juin, à 20 h, lors de la Saint-Jean Baptiste.



Le projet final des étudiants du cours FREN 3805, Production et réception de messages, est un projet d'équipe.
Il s'agit de faire la rédaction d'un compte rendu soit d'un film, d'un livre, d'une exposition, ou d'une pièce de théâtre.
Ils peuvent aussi interviewer une personnalité francophone. Les étudiants doivent ensuite présenter ces travaux à l'Orignal déchaîné ou à un autre journal local pour publication. Les quatre articles qui suivent ont été composés dans le cadre du cours FREN 3805.

Éric Trudel, professeur de langue et linguistique appliquées

Genvière Lefebvre et Jessica Nanne

Professeur de langue et linguistique appliquées au Département d'études françaises de l'Université Laurentienne, M. Éric Trudel est installé à Sudbury depuis l'été 2010. Il a accepté ce poste en juillet. Marié et père de trois enfants, M. Trudel vient du Québec. Il nous parle de la communauté de Sudbury comparativement à celles des villes à Québec où il a vécu. Après quelques mois à l'Université Laurentienne, il nous décrit ce qu'il a déjà appris, ses buts pour l'avenir et ses expériences jusqu'à ce jour. Nous vous invitons à mieux connaître ce professeur.

1) Monsieur Trudel, à part Sudbury, dans quelle autre ville canadienne avez-vous vécu?

J'ai passé la plupart de ma vie en habitant dans la province de Québec. Je suis né en Mauricie. J'ai fait mes études à l'Université de Sherbrooke où j'ai commencé mon baccalauréat et fait ma maîtrise. J'ai terminé mes études de baccalauréat à l'Université Laval. Aussi, j'ai vécu dans la ville de St-Boniface au nord de Trois-Rivières durant dix années.

2) Pouvez-vous nous expliquer ce qui vous a amené à opter pour cette ville plutôt que pour une autre?

J'aimerais simplement dire que j'ai obtenu un poste au Département en juillet 2010. Le poste correspondait à mes compétences. Alors, c'était le travail qui m'a attiré. Ma famille et moi sommes allés à Sudbury pour nous familiariser et pour voir si la ville nous plaît. La ville était grande, mais pas trop large avec une bonne communauté. J'apprécie la ville de Sudbury parce qu'elle est vivante, animée avec des activités culturelles. Après la visite, nous avons été convaincus que Sudbury était la meilleure ville pour notre famille.

3) À votre avis, qu'est-ce qui fait l'intérêt particulier de cette ville et de cette Université?

J'aime que cette ville soit biculturelle avec deux communautés très actives. Il y a un grand nombre de francophones, cela a ajouté beaucoup à notre décision, ainsi que d'avoir l'occasion de venir en contact avec la communauté anglophone. On veut mieux connaître cette communauté canadienne. Habiter en dehors du Québec donne l'occasion à mes enfants d'apprendre la langue anglaise. La nature ressemblait à ma ville natale, avec les montagnes et les lacs. Je veux découvrir l'Ontario. J'aime que l'Université Laurentienne ait des classes de taille moyenne pour avoir une bonne relation entre l'étudiant et le professeur.

4) Qu'est-ce que vous manquez le plus du Québec?

Ce qui me manque le plus du Québec c'est surtout ma famille. Je m'ennuie de mes parents, mes beaux-parents et l'aspect familial.

5) Connaissiez-vous des gens à Sudbury avant de prendre ce poste

Non, je ne connaissais absolument personne à Sudbury.

6) Vous êtes enseignant à l'Université Laurentienne depuis septembre. Qu'est-ce vous pensez que vous avez appris? Quels sont vos objectifs pour l'avenir?

J'apprends ma profession comme professeur. Je suis en début de carrière et l'Université Laurentienne est un milieu stimulant et enrichissant pour grandir au plan professionnel. Mes objectifs, c'est de poursuivre mes projets de recherche actuels (analyse sémantique de sites web et développement d'une base de données Internet sur l'œuvre du peintre René Magritte). J'aimerais éventuellement les prolonger dans l'analyse de contenus d'images à l'aide de l'informatique.

7) À votre avis, qu'est-ce qui fait l'intérêt particulier du programme d'Études françaises dans cette Université?

Ici au Département, il y a deux programmes. L'un est entièrement en français et il est fait pour les francophones. L'intérêt de ce programme en études françaises, c'est qu'il est global et couvre l'ensemble des aspects. Par exemple, la littérature qui est dirigée à nos étudiants, alors ils apprennent la littérature franco-ontarienne. C'est important de parler de leur culture et ce qu'ils sont, de leur montrer cet aspect de leur société. Il y a d'autres cours comme la linguistique, la langue avec ses règles de grammaire et l'aspect de rédaction générale et technique. Il y a aussi un autre programme qui se nomme French, langue et civilisation françaises, un programme en langue seconde qui est créé spécifiquement pour les anglophones. Comme programme d'apprentissage de la langue seconde, on ne montre pas seulement aux étudiants les règles grammaticales, mais aussi le français est enseigné comme un véhicule de culture. Nous avons différents cours de littérature. Je remarque que la langue française, comme langue seconde, est un instrument de communication parce que ce programme offre des cours d'apprentissage de différents types de textes. Il y a des cours qui concernent la langue française comme fait de société. J'enseigne un cours qui se nomme le français dans le monde où on voit l'histoire de la langue française en France et au Canada. Donc comment se passe la situation du français dans une communauté francophone, comment l'utilisation de cette langue et comment elle est protégée par certaines lois ou non, et comment la langue est vécue par les particuliers de chacune des communautés. Chaque pays n'est pas vécu de la même manière que d'autres pays comme la Belgique ou l'Ontario français.

8) Décrivez la communauté francophone à Sudbury. Comment décrivez-vous les similarités/différences entre la francophonie à Sudbury et au Québec?

La communauté de francophones à Sudbury s'affirme comme groupe linguistique en lui-même. Même si c'est un groupe qui est minoritaire par rapport aux anglophones, c'est un groupe vivant. La preuve qu'il a une fierté est que les gens franco-ontariens s'assurent de prendre leur destin en main grâce aux organismes que les représentent. Par exemple, le TNO ou le Contact interculturels francophone de Sudbury organisent des activités destinées à la communauté franco-ontarienne.

Il me semble que le vocabulaire des Franco-Ontariens et celui des Québécois soient assez semblables en général. Ce que j'aime à l'oral dans la communauté francophone de Sudbury est l'accent anglais; par exemple quelqu'un peut parler le français standard avec la coloration de l'accent et de la prononciation en anglais. C'est ce que j'aime et c'est différent.

Huitième édition annuelle d'Airbandz : un triomphe!

Clare Graham, Michelle Perrier et Amanda Stephens

L'évènement très attendu de février s'est finalement passé avec un grand succès. Le soir du 5 février, la huitième édition d'Airbandz à la Laurentienne a pris place à l'auditorium Fraser à guichet fermé.

Airbandz a été créé par Dex Brown pour amasser des fonds pour la Fondation du Nord pour la recherche en cancérologie. La première édition a récolté 1 000 $ en fonds. Cette année, la huitième édition a fait un don de plus de 17 000 $. La somme totale a été de 102 000 $, dépassant l'objectif pour cette année qui était de 100 000 $. Tannys Laughren, directrice générale de la FNRC, a accepté le chèque de la part de la fondation. Ce don n'a pas été obtenu pendant une nuit seulement. Durant le mois de janvier, le complexe résidentiel à la Laurentienne était très occupé avec la collection des fonds. Un tournoi de poker, un tournoi de hockey LNH sur jeux vidéos, des sessions de Yoga, du porte-à-porte et des ventes de pâtisseries étaient inclus dans les activités.

Tous trouvent une façon de participer, même s'ils ne font pas partie du spectacle. Tel que constaté par un des juges, Bas Gohar, un ancien de la Laurentienne et participant d'Airbandz pendant quatre ans, « Airbandz est un temps excitant pour la communauté de la Laurentienne. Nous sommes une famille qui se bat pour la même cause et ça fait du bien de voir les anciens et les nouveaux étudiants s'unifier. » Tous les efforts de l'année se culminent dans une nuit de spectacle et de divertissement.

La nuit était pleine d'énergie des participants et des spectateurs. Le spectacle a inclus huit groupes d'étudiants du complexe résidentiel qui ont exécuté plusieurs numéros chorégraphiés à des chansons populaires. Une combinaison de spectacle de lumières, d'animateurs comiques et de danseurs enthousiastes a contribué à une atmosphère de célébration. Dans l'auditorium Fraser, les étudiants ressentaient un sentiment de fierté et d'accomplissement pour avoir contribué d'une manière significative à leur communauté.

Même s'il s'agit d'une compétition, on observe beaucoup de camaraderie, et les gagnants redonnent même leur prix en argent à la fondation. Cette année, la première place est allée à The Brotherhood, suivi par Wayback Playback et finalement The Dirty Rascals. Le jury était composé de Dominic Giroux, Dex Brown, Tannys Laughren, Bas Gohar et Matt Ray. Leurs décisions étaient basées sur la créativité, la capacité synchro labiale, les costumes et la performance du groupe en général. Les juges ont eu à prendre une décision difficile puisque toutes les performances étaient superbes.

Pour en savoir plus sur l'histoire d'Airbandz pour voir les groupes des années précédentes, rendez-vous au site web www.facebook.com/luairbandz4cancer. Vous pouvez aussi faire une recherche sur YouTube avec le mot clé « Airbandz », puisque les nouveaux vidéos de cette année seront là bientôt.

Tout le monde s'est bien amusé et nous avons hâte de vous voir pour la neuvième édition d'Airbandz en 2012.

Huit femmes

Lindsey Dankevy
et Emily Smith

Huit femmes est une pièce de théâtre qui est excitante et vivante. Ce succès est possible en raison du talent présenté par l'ensemble des huit comédiennes. Cette pièce est mise en scène au Théâtre du Nouvel-Ontario (TNO). La pièce de théâtre est une comédie musicale de type meurtre et mystère. Elle a été créée en 1972 par Robert Thomas et en 2002, François Ozon a réalisé un film basé sur cette pièce. Il s'agit de l'histoire de huit femmes qui sont présentes le soir d'un meurtre. Elles sont prisonnières dans leur grande maison durant le temps de Noël à cause d'une gigantesque tempête de neige. Elles doivent trouver qui d'entre elles a assassiné le propriétaire de la maison. Durant la pièce, les femmes forment et brisent des alliances, elles se chicanent et elles font des révélations comiques. De plus il y a des moments plein de suspense. Pendant que les femmes cherchent l'assassin, elles découvrent beaucoup d'autres informations l'une sur l'autre. À la fin, il y a un changement très étonnant.

Les huit femmes travaillent très bien ensemble et donnent des performances spectaculaires pour chaque personnage. Chacune a une personnalité unique et rafraîchissante, ce qui permet vraiment d'animer la pièce. Les comédiennes ont très bien adapté leur rôle et elles ont toutes été spectaculaires. Les expressions faciales et le langage corporel de toutes les actrices ont été brillants. Le décor du théâtre était beau et très bien construit, mais les costumes auraient pu être un peu mieux. Les huit femmes ne sont pas seulement de bonnes comédiennes, mais elles sont aussi de bonnes chanteuses. En effet, les chansons pendant la pièce étaient très créatives et tellement une bonne initiative. La performance combinée à l'aspect musical rend la pièce plus intéressante et vivante. Nous avons pensé que cette approche était de loin la meilleure. L'intrigue est intéressante, car elle vous permet de rester en incertitude durant toute la pièce. Cependant, nous n'avons pas particulièrement apprécié le dénouement à la toute fin.

En plus, le TNO est un peu petit, ce qui permet aux spectateurs de se sentir encore plus près de l'action. En somme, cette pièce est extrêmement agréable et tout le monde peut l'apprécier. Nous vous encourageons à aller voir cette pièce puisque dans l'ensemble, les spectateurs ne seront pas déçus.

Défiant la gravité : l'expérience de Hubble 3D

Marianne Bourbonnière
et Jacqueline Miller

La Terre est une petite planète à partir de laquelle on peut voir des millions d'étoiles dans notre galaxie. Il est possible de ressentir l'immensité de l'espace en regardant le film Imax *Hubble 3D* à Science Nord. Le film, qui dure 45 minutes, nous amène dans un voyage interplanétaire en utilisant des images télescopiques de l'espace. On voit les démarches faites par les techniciens pour installer le télescope spatial Hubble en orbite à plus de 500 kilomètres d'altitude. Ce télescope est utilisé pour prendre des photos des galaxies éloignées. Le film a raconté trois missions dans l'espace pour améliorer et réparer Hubble. Chaque mission a bénéficié les scientifiques qui sont experts de l'espace en leur donnant des images plus claires des objets spatiaux. Les astronautes de la dernière mission ont amené une caméra Imax pour filmer leur vie dans l'espace. Le film nous transporte grâce aux images prises par Hubble et on a vraiment l'impression d'y être.

Imax donne la chance aux spectateurs de voyager dans l'espace sans même laisser leur siège. L'expérience *Hubble 3D* est beaucoup appréciée parce qu'on se sent comme si on a réellement visité les différentes galaxies. L'emploi de la technologie 3D est la raison principale permettant de développer ce sentiment. Le film utilise le 3D intelligemment pour attirer plus de spectateurs. Les images utilisées dans le film sont stupéfiantes. Elles démontrent la beauté et la grandeur de l'espace.

L'expérience est enrichie par la musique habilement choisie par le metteur en scène. Ils ont refait la chanson ‹‹Somewhere Over the Rainbow››. Cette chanson évoque un désir d'exploration des mondes inconnus. La musique de fond engendre un mystère et du suspense pendant la visite de la nébuleuse d'Orion.

Si vous désirez retomber en enfance lorsque que vous vouliez devenir astronaute et découvrir des mondes inconnus, il est essentiel de voir ce film. Vous quitterez le théâtre émerveillés et avec une nouvelle appréciation des beautés cachées de l'Univers. Les gens de tous les âges vont aimer ce film et repartir avec une soif d'exploration.

L'Univers est grand : il existe des milliards d'étoiles. C'est à nous de l'explorer!

Coeur en action à la Laurentienne

Mélanie Boulay
Assistante du P.A.E.

Quelques pas et quelques sous pour des cœurs en santé!

D'après Statistiques Canada (2004), une personne meurt d'une maladie du cœur ou d'un accident cérébro-vasculaire (ACV) à toutes les sept minutes (Cité par la Fondation des maladies de cœur, 2008). De plus, neuf sur dix Canadiens âgés de 20 ans ou plus ont au moins un des facteurs de risque pour les maladies de cœur qui incluent le tabagisme, la consommation d'alcool, l'inactivité physique, l'obésité, la haute pression sanguine, un niveau élevé de cholestérol et le diabète (La Fondation des maladies de cœur). Pourtant, les statistiques démontrent que 47 % des Canadiens demeurent inactifs et que 63 % des Sudburois ont un excès de poids ou sont obèses, se mettant à risque pour les maladies de cœur et les ACV (La Fondation des maladies de cœur).

Heureusement, il est facile de faire une différence dans ta santé. Les nouvelles lignes directrices canadiennes de l'activité physique indiquent que les adultes entre 18 et 64 ans devraient accumuler un minimum de 150 minutes d'activité aérobique modérée ou vigoureuse par semaine (Société canadienne de physiologie de l'exercice, 2011). Conséquemment, tu peux avoir un cœur en santé en faisant de l'exercice physique cinq fois par semaine pendant 30 minutes. La bicyclette, la course légère, le ski de fond et la marche rapide sont des exemples d'activités physiques modérées et vigoureuses.

Ainsi, la sixième marche annuelle Cœur en action de l'Université Laurentienne est l'occasion parfaite de faire un premier pas vers un cœur en santé. La marche aura lieu le jeudi le 10 mars 2011, de 11 h à 15 h. Cet événement permettra aux étudiants, au personnel de soutien et au personnel enseignant d'être actif et d'ouvrir leur cœur pour donner généreusement. La marche aura lieu au gymnase Ben Avery sur la piste à quatre couloirs. Les participants marcheront une distance de deux kilomètres (10 tours sur la piste de 200 mètres) afin de prélever des fonds pour la Fondation des maladies de cœur.

Cette année, le but est de prélever 2000 $ de fonds pour la recherche, ainsi que de recruter un minimum de cent participants. Tous ceux qui sont intéressés à participer peuvent s'inscrire en communiquant avec Lyne Rivet, par courriel (lrivet@laurentienne.ca) ou par téléphone au 675-1151, poste 1055, avant le lundi 7 mars 2011. Des prix seront remis à ceux qui ramassent des dons et tous les participants seront inclus dans un tirage. Pour ceux et celles qui sont intéressés à recueillir des dons, des enveloppes sont disponibles au bureau des Services de santé, à la salle G-23 dans la résidence des étudiants célibataires, ou vous pouvez vous inscrire en ligne sur le site www.heartandstroke.ca/fit.

Marchons ensemble vers un avenir de cœurs en santé!

Les Canadiens français sont-ils en voie de disparition?

Chloé Hallée-Théoret
Vice-présidente politique
ca_halleetheoret@laurentienne.ca

De nos jours, plus en plus de Franco-Ontariens s'identifient comme étant soit anglophones ou bilingues, surtout la population plus jeune. Les gens plus âgés s'identifient comme canadiens français à 61 %. Il est vrai que la majorité des francophones en Ontario sont « bilingues », ce qui signifie qu'ils peuvent comprendre l'anglais assez pour se débrouiller dans un environnement anglophone. Ceci donne cependant une mauvaise piste puisque les statisticiens vont voir une diminution des francophones au Canada, donc vont conclure que les services en français ne sont pas aussi nécessaires qu'avant puisque le taux d'assimilation est alarmant, et pas seulement pour « les francophones hors-Québec », comme le dit la province voisine. Les francophones n'auront qu'à se plier et se servir de leur « bilinguisme » pour vivre.

À l'extrême, le Canada pourrait éventuellement effacer son statut de pays bilingue si les statistiques continuent à montrer de tels résultats. Par contre, puisqu'on vit dans un pays bilingue, les provinces ne devraient-elles pas être bilingues aussi? La seule province étant légalement et officiellement bilingue au Canada est le Nouveau-Brunswick. Pourquoi l'Ontario n'est-il pas bilingue, surtout avec la capitale nationale qui se trouve ici? Il faudrait profiter des services en français qu'il y a pour nous. Peut-être qu'avec l'augmentation de l'utilisation des services en français, les employeurs opteront pour des gens bilingues afin d'augmenter l'efficacité de leurs employés. Cependant, ceci pourrait fâcher les unilingues un peu. Il est maintenant plus facile pour un francophone bilingue de se procurer un emploi que pour un anglophone ou un francophone unilingue, simplement à cause des langues parlées. Personnellement, je crois que je devrais être capable de demander un café au Tim's en français, même si la personne au comptoir ne me comprend pas entièrement (double double, par contre, ce n'est pas trop compliqué!). Toutefois, si j'avais besoin des services d'un médecin, je voudrais pouvoir m'exprimer dans ma langue maternelle et être comprise entièrement. Une erreur dans la préparation de mon café est beaucoup moins grave qu'une erreur au sujet de ma santé!

Pour pouvoir garder les services qui sont disponibles en ce moment, il faut s'en servir! Il faut démentir cette fausse piste des sondages et montrer que les services en français sont nécessaires et utilisés, et pas seulement par les Québécois. Ce n'est pas difficile de demander «Parlez-vous français?» à la serveuse au restaurant, au conducteur de taxi, ou à la personne sur la ligne de service à la clientèle. Peut-être même que les employeurs pourraient offrir des leçons de base à leurs employés unilingues pour au moins comprendre un peu (savoir qu'un grand café veut dire « a large coffee »). Avec quelques améliorations et quelques efforts de la part de tous les Canadiens, on va sûrement l'avoir ce Canada « bilingue » en fin de compte.

Tunisie : démocratie sans mode d'emploi

Adel Saadaoui
ax_saadaoui@laurentienne.ca

Qu'est ce qu'on peut dire d'un peuple qui n'a jamais goûté à la liberté et à la démocratie? Est-il coupable d'être non connaisseur de son système politique? Est-ce qu'il mérite d'être violé, tué, volé et écarté de la scène politique?

La Tunisie, un vieux pays de trois millénaires, habité par un peuple méditerranéen, et situé au nord-est de l'Afrique, subit des envahissements et des colonisations par plusieurs nations et par différentes ethnies. Ce pays dispose d'une histoire très importante qui le fait rentrer dans le livre Guinness comme un des pays les plus fréquemment volé par ses dirigeants.

Depuis les Romains jusqu'à nos jours, la Tunisie souffre d'esclavage à plusieurs sens (moral, physique, psychologique, économique…) et elle veut se sentir libre et responsable, prendre ses décisions sans l'autorité ou l'intervention de qui que ce soit. Ce vœu resté longtemps dans la mémoire des Tunisiens semble être un rêve irréalisable. Comme tout le monde sait : « rien n'est stable, tout est en mouvement ». De même pour la situation des Tunisiens, leurs rêves commencent seulement à se réaliser avec la participation des jeunes Tunisiens et leur révolte de dignité et de liberté : la révolution du Jasmin, vécue par une majorité de jeunes entre 16 et 30 ans depuis la mi-décembre 2010.

Cette révolution à commencé par un suicide devant une institution gouvernementale à Kasserine, une petite ville au fin fond de la Tunisie. Un jeune diplômé nommé Mohamed El Bouazizi a essayé de vaincre la pauvreté et la faim par un travail simple : vendre des légumes sur un chariot. Pour vous donner une idée de la manière avec laquelle les autorités tunisiennes utilisent leurs forces pour prouver qu'ils maitrisent la situation, ils confisquent son chariot, le raillent et même le giflent devant tout le monde sous prétexte qu'il n'a pas le droit de vendre des légumes sans leur permission. Le jeune Bouazizi a alors décidé de verser de l'essence sur son corps et d'allumer le feu de ses propres mains devant la mairie de Kasrine. Cette immolation, la première d'une longue série, a provoqué des manifestations à travers tout le pays. Et oui, ce feu est allumé depuis le 17 décembre 2010. Deux semaines plus tard, Mohamed El Bouazizi succombait à ses blessures et le peuple descendait dans la rue, d'abord en région, puis dans la capitale même. Les mouvements sociaux ont provoqué la fuite du dictateur, Zine el-Abidine Ben Ali, en poste depuis vingt-trois ans.

Ce feu est resté allumé jusqu'à maintenant, car avec lui, plusieurs pays arabo-musulmans comme l'Algérie, l'Égypte et le Yémen sont en flamme. Leurs peuples ont adapté cette révolution à leurs propres pays et foncent vers la liberté sans recul. Ce phénomène que je nomme « déferlante de la liberté » va toucher tous les pays arabo-musulmans du monde. Ces peuples qui vivent sous la dictature depuis plusieurs décennies, voire des siècles, sont silencieux à cause du régime radical et des policiers de leurs dirigeants vont participer à leur liberté.

Enfin, je me questionne ces derniers jours sur la situation à Tunis. Comment se terminera cette révolution? Comment le futur du pays se dessinera-t-il? Pour l'instant, comme personne ne l'a voulu, des bombes lacrymogènes, des cris, des matraques et des pleurs, c'est le prix à payer n'est-ce pas? Mais, est-ce que c'est ça la fin de la révolution? Une révolution unique au monde, d'un peuple sans guide, ni parti politique? Est-ce que c'est un peuple qui a supprimé un dictateur, mais pas la dictature? Est-ce un peuple immature politiquement? Ou peut-être il tient à sa liberté, mais n'a pas le mode d'emploi? Est-ce qu'il se sent encore colonisé par un mode de vie tissé sur mesure par l'ancien régime? Comme le silence, les pots-de-vin, les escroqueries, les pistons, le profilage racial. Tout le peuple est touché. Malgré le nombre important de nos chers martyrs (plus 260 personnes), les sorties de milliers de Tunisiens dans la rue, le départ de Ben Ali, et le changement des membres du gouvernement, on est toujours dans le flou et à chaque incident, on a et on aura toujours plusieurs versions des faits.

Ben Ali a quitté la Tunisie, mais il a laissé derrière lui un pays gravement malade et personne ne sait si le peuple tunisien va s'en sortir un jour. Pour ma part, en tant que Tunisien loin de mon pays, je garde l'espoir de voir un jour mon peuple vivre démocratiquement et librement.



